



HAL
open science

**LE ROLE DU CONSEILLER DU PRINCE DANS LE
LIVRE IV DU CORTEGIANO DE CASTIGLIONE
DANS LA TRADUCTION DE BOSCAN:
L'ARISTOCRATIE DE LA PENSEE FACE A
L'ARISTOCRATIE DE L'ACTION**

Elvezio Canonica

► **To cite this version:**

Elvezio Canonica. LE ROLE DU CONSEILLER DU PRINCE DANS LE LIVRE IV DU CORTEGIANO DE CASTIGLIONE DANS LA TRADUCTION DE BOSCAN: L'ARISTOCRATIE DE LA PENSEE FACE A L'ARISTOCRATIE DE L'ACTION. Le miroir du prince: écriture, transmission et réception en Espagne (XIIIe – XVIe siècle), 2011. hal-03284671

HAL Id: hal-03284671

<https://hal.science/hal-03284671>

Submitted on 12 Jul 2021

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

**LE ROLE DU CONSEILLER DU PRINCE DANS LE LIVRE IV DU
CORTEGIANO DE CASTIGLIONE DANS LA TRADUCTION DE BOSCAN:
L'ARISTOCRATIE DE LA PENSEE FACE A L'ARISTOCRATIE DE L'ACTION**

Elvezio CANONICA
AMERIBER (ERPI)
Université Michel de Montaigne-Bordeaux

La problématique que je me propose de développer dans le cadre de notre colloque prend comme angle d'attaque la figure du conseiller du prince, ce qui implique la mise en évidence d'une polarité entre deux formes d'aristocratie : celle de la pensée, incarnée par le conseiller et celle de l'action, dont le prince est le dépositaire. Je voudrais tout d'abord insister sur le fait que le choix de cette problématique est issu de l'œuvre à laquelle je vais me référer, et non l'inverse. C'est en relisant le quatrième livre du *Cortegiano* que j'ai eu l'intuition d'être en présence d'une problématique propre à la tradition des « miroirs du prince », notamment en ce qui concerne l'aspect de son éducation et de sa formation. Cette lecture entre dans le cadre de mes recherches plus habituelles, qui portent sur les relations littéraires entre l'Espagne et l'Italie, notamment en ce qui concerne le pétrarquisme. Pour tout hispaniste qui s'intéresse à ce mouvement littéraire et culturel, il est évident que le traité de Castiglione, publié en 1528, représente une référence obligée, notamment à cause de la traduction espagnole de Juan Boscán de 1534, la première en absolu, publiée seulement six ans après l'original, suivie trois ans après par la première traduction française de Colin de 1537 (la deuxième, de Chappuys est de 1580). Plus tardives les traductions anglaise de Sir. T. Hoby en 1561, et allemande de 1593. Si on ajoute à cela le fait que la traduction de Boscán fut prônée et admirée par Garcilaso de la Vega, le « prince » du pétrarquisme espagnol, on peut comprendre aisément l'importance de ce texte italien dans la culture ibérique du Siècle d'Or. La qualité de la traduction de Boscán n'a d'ailleurs jamais été mise en doute, et don Marcelino Menéndez Pelayo, un autre « prince » de la philologie espagnole, a affirmé que l'oeuvre de Boscán « *es el mejor libro en prosa escrito en España durante el reinado de Carlos V* »¹ : excusez du peu. C'est également la raison pour laquelle, dans ce colloque consacré au miroir du prince dans l'aire ibérique, je vais citer non pas le texte original, mais la traduction espagnole, tout en gardant un œil sur l'original italien, ce qui va me permettre, le cas échéant, de réfléchir sur les choix du traducteur. Sur cet aspect du problème, nous avons la chance de pouvoir disposer de l'étude magistrale de Margherita Morreale², qui est une véritable porte d'entrée à

1. Castiglione, B., *El cortesano*, trad. de Juan Boscán, estudio preliminar de M. Menéndez Pelayo, *Revista de Filología Española*, Anejo XXV, Madrid, 1942, p. LIII (toutes les citations sont tirées de cette édition).

2. Morreale, M., *Castiglione y Boscán : el ideal cortesano en el Renacimiento español. Anejo del Boletín de la Real Academia Española*, Madrid, 1959, 2 vols.

l'étude de la réception de l'œuvre de Castiglione dans l'Espagne de la Renaissance, ainsi qu'un modèle d'étude de la traduction littéraire.

IL CORTEGIANO : COMPOSITION, PUBLICATION, CONTENU

Avec son traité, Castiglione parvient à projeter sous les feux de la rampe une petite cour de l'Italie du Nord, celle d'Urbino, patrie de Raphaël, qui était un petit duché situé entre la Vénétie et la Lombardie, où l'auteur du *Cortegiano* était entré en 1504 au service du duc Guidobaldo da Montefeltro (rendu célèbre par le portrait qu'en fit Raphaël, sublime et impitoyable) et de son épouse, la duchesse Isabella Gonzaga, auxquels Castiglione restera fidèle jusqu'au bout, c'est-à-dire en 1516, date à laquelle le nouveau pape, Léon X, un Medici, élu en 1513, décida purement et simplement de rayer de la charte le petit duché pour le donner à son neveu Lorenzo en tant que territoire de l'Eglise. L'ironie du sort fait que l'un des interlocuteurs du traité, Giuliano de' Medici, était précisément le frère du futur pape.

Écrit en prose dialoguée, le traité s'inscrit dans le genre des *Colloquia* très en vogue chez les humanistes italiens de l'époque, sur le modèle de ceux qu'Érasme publie entre 1519 et 1533 (soixante-dix en tout). Il s'agit d'une reprise, dans un contexte d'un humanisme néo-platonicien, de la modalité d'écriture la plus importante de cette tradition philosophique, celle du dialogue socratique : les trois références explicites, à la *République* de Platon, au *De oratore* de Cicéron et la *Ciropédie* de Xénophon, le confirment. Nous rappelons que c'est dans cette forme qu'apparaissent les principales œuvres littéraires de cette époque, aussi bien en Espagne (*Celestina*, *Diálogo de la lengua*, *Lozana andaluza*, *Cróton*, *Viaje de Turquía*, etc.) qu'en Italie (*Gli Asolani*, *Prose della volgar lingua*, etc.).

L'œuvre se divise en quatre livres, et les interlocuteurs sont des personnages historiques qui appartiennent à l'élite intellectuelle de la cour. Les conversations, toujours détendues et courtoises, où le sourire de complicité est omniprésent, se déroulent dans le palais des ducs, pendant quatre soirées. Parmi les six jeux proposés pour passer la soirée, est choisi celui qui consiste à « *formar con parole un perfetto cortigiano* » (I, 12)³. Le choix du dialogue est aussi en conformité avec la pratique de la conversation à la cour, avec ses règles : la discussion portera sur des matières choisies tour à tour par les participants au dialogue, et doit rester dans les limites d'une conversation à bâtons rompus, donc à caractère non professionnel, tout en respectant les circonstances pratiques propres à un dialogue dans un lieu et un temps précis. Dans le premier livre, Ludovico di Canossa (un noble de Vérone, cousin de Castiglione du côté maternel, qui sera plus tard évêque de Bayeux et ambassadeur de François I^{er} à Venise, mort en 1532) s'efforce à valoriser la figure du courtisan, en brossant son portrait physique (sa prosopopée) et moral (son éthopée). Il souligne l'importance de la prudence, sur le modèle de la *aurea mediocritas* d'Horace, qui se traduit dans un idéal d'équilibre entre deux extrêmes (selon l'idéal cicéronien *in medio stat virtus*) appelé *misura*. La catégorie centrale de ce système de normes est celle de la *grazia*, à laquelle devra se soumettre en tout et pour tout le courtisan : dans sa façon de s'habiller, de parler, de manger, de marcher, dans son être et dans son apparaître. Le courtisan doit être un expert dans le maniement des armes, un fin connaisseur des lettres humaines, doit être issu d'un noble lignage (notion sur

3. Castiglione, B., *Il libro del Cortegiano*, ed. W. Barberis, Torino, Einaudi, 1998 (toutes les citations proviennent de cette édition).

laquelle nous reviendrons, car Castiglione va la nuancer et même l'infléchir dans le livre IV), doit être pourvu de toutes les qualités physiques (force, courage, etc.) et morales, mais, ce qui est central, devra en faire preuve en dissimulant tout artifice, au nom de cette *sprezzatura* (que Boscán traduit par « *desenvoltura* », et qu'on a traduit en français par « nonchalance »). Dans le deuxième livre, la parole est donnée à Federico Fregoso (un noble génois, ennemi des Espagnols, archevêque de Salerno et cardinal en 1539, également présent dans les *Prose della volgar lingua* de Bembo de 1525), qui s'engage à illustrer les modalités d'application des préceptes qui viennent d'être énoncés ; ensuite, c'est Bernardo Dovizi da Bibbiena (nommé cardinal sous Léon X, fidèle aux Medici, auteur de la *Calandria*, un comédie dont l'intrigue provient de Plaute, et la psychologie des personnages plutôt de Boccace, qui fut représentée à Urbino pour le carnaval de 1513, avec un prologue en vers de Castiglione) qui propose la thématique des *facezie* (« *las gracias que hacen reír* ») comme la forme la plus significative de la conversation du courtisan. Le troisième livre est entièrement consacré à la dame, la parfaite dame de cour, tout empreinte de *discrezione* et de *decoro* et qui est l'image spéculaire du parfait courtisan. C'est à Iuliano de' Medici (le benjamin de Laurent le Magnifique, le premier dédicataire du *Prince* de Machiavel, qui prend en charge le gouvernement de Florence en 1512, obtient le duché de Nemours grâce à son mariage avec Philiberte de Savoie, et meurt à 37 ans en 1516) qui se charge de tisser un vibrant éloge de la reine d'Espagne, Isabelle la Catholique, qui venait de décéder en 1504, date à laquelle Castiglione entre au service des ducs de Montefeltro.

Le quatrième livre, qui est l'objet de cette communication, se singularise par rapport aux trois livres qui le précèdent, car c'est le lieu de l'analyse des rapports entre le prince et le courtisan, à l'intérieur de la structure politique et sociale de la cour. C'est à Ottaviano Fregoso, le frère aîné de Federico, qui était exilé à Urbino avant de revenir dans sa patrie, la République de Gênes, pour être élu « doge » (donc « prince ») en 1513, que revient la responsabilité d'énoncer les devoirs de celui qui, de par ses qualités intellectuelles, devient l'instituteur du prince. Dans ce rôle de conseiller, comme nous allons le voir, il est aisé de reconnaître les caractéristiques principales des philosophes classiques. Dans la deuxième partie de ce quatrième livre, c'est Pietro Bembo en personne qui est interrogé sur la problématique de l'amour platonique, ce qui permet à Castiglione de clore son traité par cette célèbre apologie de l'amour « platonique » (mais dans un sens bien particulier, sur lequel nous allons revenir dans la conclusion) tout imprégnée du pétrarquisme du personnage qui la déclame, ce Pietro Bembo, grand poète et humaniste, théoricien de la langue vulgaire dans ses *Prose della volgar lingua*, futur cardinal en 1539, lequel, faut-il le rappeler, fut l'initiateur du mouvement pétrarquiste italien et européen en publiant, chez Alde Manuce en 1501, le manuscrit Vaticano Latino 3195, c'est-à-dire l'autographe du *Canzoniere* de Pétrarque, qu'il avait lui-même découvert.

La rédaction du *Cortegiano* s'étale dans le temps, entre 1513 et 1524 et présente plusieurs étapes et rédactions successives, la première édition n'étant que de 1528, soit une année avant la mort de son auteur, quinze ans après les événements qui l'ont inspiré. Il est désormais établi que la copie que Castiglione envoie à ses amis vénitiens de l'académie d'Alde Manuce (Bembo et Ramusio), pour qu'ils la fassent imprimer au plus vite sous les presses du célèbre imprimeur humaniste, est le fruit des révisions faites à partir de la troisième rédaction du traité, dont le manuscrit apographe se trouve à la Bibliothèque Laurenziana de Florence, signé par l'auteur à Rome le 23 mai 1524, soit quelques mois avant son départ pour l'Espagne (le 5 octobre de cette même année). Il s'agit donc d'une publication que l'auteur finit

par accepter un peu à contrecœur, car il apprend, alors qu'il se trouve en Espagne, que plusieurs fragments manuscrits circulaient à Naples dès 1527. Mais il affirme aussi que cette publication quelque peu forcée est également une espèce de soulagement, car cela le libérait de l'incessant *labor limæ*, ce qui en dit long sur sa manière très minutieuse de travailler et qui le situe dans la droite ligne de l'humanisme pétrarquiste (nous pensons aux innombrables « phases » de rédaction du *Canzoniere* de Pétrarque, un texte retravaillé jusqu'aux derniers jours, comme en témoignent les apostilles autographes du ms. Vat. Lat. 3195).

CASTIGLIONE ET L'ESPAGNE

L'intérêt que la figure de Castiglione revêt pour l'hispaniste est aussi lié au contexte historique et biographique de son auteur : en effet, Baldassarre Castiglione, un Lombard, fut nommé nonce apostolique du pape Clément VIII en Espagne, dès 1524, pays dans lequel il restera jusqu'à sa mort, survenue à Tolède cinq ans plus tard, le 2 février 1529. Le séjour en Espagne lui a valu l'honneur d'assister au mariage de l'empereur Charles Quint avec Isabelle de Portugal, en 1526. Cela est très connu : c'est au cours des festivités pour cet évènement dans les jardins du Generalife de l'Alhambra à Grenade qu'eut lieu la fameuse rencontre entre deux humanistes italiens, le même Castiglione et l'ambassadeur de la Sérénissime République de Venise, Andrea Navagero, avec un poète barcelonais, Joan Boscà. Lors de cette rencontre, le diplomate vénitien, élégant poète latin à ses heures, incitera le plus jeune barcelonais à transposer dans la langue espagnole les mètres et les strophes italiens : nous sommes en 1526, c'est l'acte de naissance officiel de la nouvelle poésie espagnole d'inspiration italienne, qui marquera à tout jamais l'histoire de la poésie ibérique.

La nonciature apostolique en Espagne était loin d'être une sinécure dans ces années troubles pour la chrétienté. L'objectif pour le nouveau nonce consistait ni plus ni moins à désamorcer la bombe que les « érasmistes » et autres réformateurs étaient en train de fabriquer. Dans le sac de Rome par les troupes impériales, le 6 mai 1527, se chiffrera, comme le dit don Marcelino en parlant de Castiglione, « *su immenso fracaso* », ce à quoi il ajoute, avec lucidité : « *como no podía menos* »⁴. Il faut rappeler ici le rôle joué par Castiglione dans cette affaire. Lorsque Juan Alemán, le premier secrétaire de l'empereur, remet au nonce le manuscrit du *Diálogo de las cosas acaecidas en Roma*, rédigé par Alfonso de Valdés, qui était le secrétaire des lettres latines de l'empereur Charles Quint, et l'ennemi juré d'Alemán, Castiglione se rend d'abord chez l'empereur pour lui demander de faire retirer et brûler tous les exemplaires du dialogue. Charles Quint lui répond qu'il connaît bien son secrétaire Valdés, qu'il l'estime et le considère un bon chrétien, mais qu'il en informera son conseil. L'Inquisiteur général, Alonso Manrique, archevêque de Séville et érasmistes notoire, finit par absoudre son auteur des inculpations d'injure et de calomnie. Il s'agissait d'une apologie de Charles Quint, et le résultat était escompté. Dans la foulée, réduit à l'impuissance, Castiglione rédige une réponse virulente contre Valdés, en utilisant un ton et un argumentaire bien éloignés de la « *misura* » qui caractérise son idéal d'homme de cour. Il ne recule devant rien, et ne manque pas de faire référence aux origines judéo-converses de Valdés, qu'il traite de « *furia*

4. Castiglione, B., *El cortesano*, trad. de Juan Boscán, estudio preliminar de M. Menéndez Pelayo, ouvr. cit., p. XII.

infernal », « *impudente* » et « *sacrilego* »⁵, se moquant même de ses défauts physiques. En même temps, il ménage les susceptibilités de l'empereur, en affirmant que ce dernier n'était pour rien dans le sac et qu'il en fut attristé lorsqu'il apprit la nouvelle.

Il y a, dans cette violence et ce décalage, comme le devine très finement don Marcelino⁶, l'agitation de l'intellectuel qui a peur de se mettre à dos les deux instances du pouvoir qui pouvaient assurer sa protection : la pontificale et l'impériale. La preuve que cette attitude était finalement dictée par les circonstances et que le nonce ne pouvait faire autrement que d'être dans son rôle, nous vient du fait que, malgré les attaques à son secrétaire, Charles Quint a toujours entouré Castiglione de nombreuses marques d'affection et de signes d'estime. Il en fera son conseiller pour les questions de chevalerie, en le désignant comme l'un des trois chevaliers qui auraient dû l'accompagner dans l'enceinte si jamais il venait à se battre en duel avec François I^{er}. En tant que nonce, Castiglione est invité aux fameuses festivités de Grenade, à l'occasion du mariage de l'empereur avec Isabelle de Portugal (d'où la célèbre entrevue littéraire avec Navagero et Boscán) ; Charles Quint lui offrira même le siège épiscopal de la ville de Ávila, qui était l'un des plus riches, offre que le nonce refuse pour ne pas détériorer ultérieurement ses rapports avec le Pape. On raconte qu'à sa mort, survenue subitement à Tolède le 8 février 1529, l'empereur s'exclama : « Yo os digo que es muerto uno de los mejores caballeros del mundo » et que ses obsèques furent particulièrement fastueuses. L'admiration de Charles Quint pour l'auteur Castiglione est d'ailleurs sûrement un élément important dans l'histoire de la réception de son traité en Espagne et en Europe.

Comment expliquer cette fascination que l'auteur italien exerça sur le roi d'Espagne et empereur du Saint empire romain germanique ? Si l'on s'en tient aux dates, il faut en déduire que la renommée littéraire de Castiglione avait précédé l'apparition publique de son traité, qui est de 1528. Il faut également en déduire que Charles Quint dut le lire dans l'original italien, puisque la première traduction de Boscán est de 1534. Mais je pense qu'il y a une autre raison, qui tient à la problématique qui nous occupe : c'est le même Charles Quint qui avait été le modèle du « prince » choisi par Érasme (lequel était à l'époque son conseiller) dans son *Institutio Principis christiani*, de 1516. Comme on sait, Érasme offrit le traité au jeune Charles d'Autriche, qui venait tout juste de fêter ses seize ans, et qui allait devenir, l'année suivante, le nouveau roi de Castille et d'Aragon (Charles I) et empereur deux ans après (Charles Quint). On dit que l'adolescent reçut l'ouvrage poliment, mais qu'il ne l'avait sans doute pas lu. En était-il de même en 1525, lorsqu'il rencontre le nouveau nonce et qu'il lit, dans le quatrième livre de son traité, ce passage :

Grandissima speranza ancor di sé promette don Carlo, principe di Spagna, il quale, non essendo ancor giunto al decimo anno della sua età, dimostra già tanto ingegno e così certi indici di bontà, di prudenzia, di modestia, di magnanimità e d'ogni virtù, che se l'imperio di Cristianità sarà, come s'estima, nelle sue mani, creder si po che debba oscurare il nome di molti imperatori antichi ed agguagliarsi di fama ai più famosi che mai siano stati al mondo.

5. Ibid., p. XVIII.

6. Ibid., p. XVIII-XIX.

que Boscán traduire de la manière suivante :

Muy grande esperanza también se tiene de don Carlos, príncipe de España, el cual no siendo aún de edad de diez años, muestra ya tan gran ingenio y tan ciertos indicios de bondad, de prudencia, de beninidad, de grandeza de ánimo, y de toda virtud, en fin, que si el imperio de la cristiandad viniere, como se espera, en sus manos, creerse puede que con su fama porná silencio en la de muchos emperadores antiguos, y se igualará con los que más famosos han sido en el mundo (IV, 38)⁷.

On peut imaginer qu'à la lecture de ce fragment du quatrième livre, peut-être en présence de son auteur, devenu entre temps le nonce du pape en Espagne, le jeune Charles, âgé de 25 ans au plus, ait été frappé par le caractère prophétique de cette phrase, car son avènement à la tête d'un empire chrétien était devenu une réalité dès 1519, et ce d'autant plus que dans le passage du traité italien, Charles partageait ce rôle de futur « prince chrétien » de l'humanité avec deux autres « candidats », qui seront également ses principaux rivaux : « *Monsignore d'Angolem* », le futur François I^{er} (de six ans l'aîné de Charles et qui sera sacré roi de France en 1515) et le « *principe di Vuaglia* », le prince de Galles (de neuf ans l'aîné de Charles et futur Henri VIII en 1509). Notons que, chez Castiglione, cette démarche était très opportuniste et prudente, ce qui n'est pas sans rappeler, même si la visée n'était pas la même, le choix d'Érasme de dédier chacune de ses *Paraphrases* des quatre évangiles (Bâle, 1523) aux quatre puissances européennes de l'époque : Henri VIII (St Luc), François I^{er} (St Marc), Charles Quint (St. Matthieu) et Ferdinand d'Autriche (St Jean). Rappelons aussi que la première dédicace du *Cortegiano*, pour Alfonso Ariosto, cousin du grand Ludovico, contenait des phrases de grand éloge pour François I^{er}, qui furent enlevées dans la dédicace de l'édition définitive de 1528 à l'humaniste portugais Miguel da Silva, alors évêque de Viseu.

Mais la lecture de ce passage du *Cortegiano* a dû aussi actualiser chez l'empereur le souvenir du geste de son « compatriote » Érasme, lui offrant son manuel du prince chrétien, alors qu'il était encore adolescent, et même s'il ne l'avait peut-être pas lu. On peut supposer qu'il voyait dans ces deux traités des signes, des « prophéties », dont il serait en quelque sorte l'accomplissement. La *philosophia Christi* dans laquelle baigne le traité d'Érasme, où la figure christique assume une valeur paradigmatique en tant que sommet et accomplissement des Écritures, a dû jouer un rôle important dans la réception de l'œuvre de l'humaniste italien chez le nouvel empereur. Cela permet en tout cas d'expliquer l'accueil très favorable qu'il lui réserve dès son arrivée en Espagne.

LE COURTISAN-BON INSTITUTEUR ET LE PRINCE-BON GOUVERNEUR DANS LE LIVRE IV

La comparaison du passage cité ci-dessus avec le texte original italien va nous permettre, par le biais de l'analyse linguistique, d'entrer de plain-pied dans la problématique qui nous occupe, l'étude du quatrième livre du *Cortegiano* dans la perspective du genre des « miroirs du prince ». En effet, on remarque que dans la liste des quatre vertus qu'est censé posséder le prince, trois sont traduites littéralement (« *bontà* », « *prudenza* » et « *magnanimità* »), alors que « *modestia* »

7. Éd. cit., p. 355-356.

est rendu par « *beninidad* », le même mot qui avait servi à traduire « *umanità* » dans un passage proche (« *Direi ancor compagnar dovesse con la grandezza una domestica mansuetudine [“una mansa familiaridad ”] con quella umanità dolce et amabile [“juntamente con una beninidad dulce y aparejada ”]* » IV, 36). On peut en déduire donc une certaine gêne de la part de Boscán à traduire littéralement s’agissant de la « *modestia* » (un terme récent dans la langue espagnole, mais déjà présent chez Nebrija) une vertu qu’il considère donc comme non adaptée, voire non pertinente, chez un grand prince tel que « son » roi d’Espagne, et empereur du Saint empire romain germanique. Il est intéressant de constater que cette attitude du traducteur rejoint une des premières objections formulées par l’un des interlocuteurs du traité italien à l’égard du prince idéal, qui porte justement sur sa modestie. Après avoir écouté attentivement tous les « *documenti* » (i.e. les « *preceitos* ») que doit observer le bon prince, Cesare Gonzaga fait remarquer à Ottaviano Fregoso : « [...] *si vos con ellos instruyésedes a vuestro príncipe, más aína mereceríades título de buen bachiller o de buen maestro de escuela que de buen Cortesano, y él también más propiamente se podría llamar buen gobernador que gran príncipe* » (IV, 36). On remarque le glissement subtil de « *Cortesano* » à « *buen bachiller* », « *buen maestro de escuela* », auquel correspond celui entre « *príncipe* » et « *gobernador* ». Ce qui est posé comme une dégradation du premier terme (« *cortesano* », « *príncipe* ») est en réalité un moyen pour rendre sa dignité au second (« *bachiller* », « *maestro de escuela* » ; « *gobernador* »).

Mais c’est là toute la nouveauté du traité de Castiglione : faire coïncider les deux, faire du prince un bon gouverneur, et partant, du courtisan un bon instituteur. C’est l’argumentation de Fregoso en réponse à cette critique de Gonzaga : « [...] *a un príncipe ningún loor se le puede dar mayor ni más conforme a él que llamarle buen gobernador* » (IV, 41). Notons que l’idée implicite contenue dans cette affirmation, c’est-à-dire que, réciproquement, aucun titre n’est plus élogieux pour un courtisan que celui de « bon instituteur », n’apparaît pas de façon explicite dans le texte du traité, mais elle est bien là, entre les lignes.

L’interlocuteur de Fregoso, qui se fait l’avocat du diable, affirme également que si c’était lui qui devait assumer la fonction de précepteur du prince « [...] *trabajaría de imprimille en su alma una gran grandeza, con una majestad real y con una presta viveza de espíritu* » (IV, 36). Notons d’entrée de jeu l’*amplificatio* sémantique à laquelle Boscán soumet l’original, afin d’en orienter la réception vers son public espagnol, en marquant des termes « neutres » : là où Castiglione dit : « *una certa grandezza* », Boscán traduit : « *una gran grandeza* », où la redondance du signifiant (par isolexisme de dérivation) trahit la volonté stylistique ; là où l’auteur italien dit : « *splendore regale* », Boscán traduit : « *una majestad real* », avec redondance du signifié (par pléonasme).

ARISTOCRATIE DE LA PENSÉE ET ARISTOCRATIE DE L’ACTION

Ces quelques remarques linguistiques, amenées par la confrontation de l’original avec sa traduction, nous ont permis d’aborder de façon biaisée la problématique qui nous occupe, et que j’ai essayé de résumer dans le titre : l’opposition qui se fait jour, dans le quatrième livre du traité italien, entre ce que j’ai appelé une « aristocratie de la pensée » et une « aristocratie de l’action ». Le conseiller du prince, le Courtisan par excellence, se doit d’être une personnalité hors pair, de par sa grande culture et sa longue expérience de la vie de cour ; quant au prince, s’il possède les prérogatives de

l'action politique, dont il est le dépositaire de par son haut lignage, il risque de se trouver dans une position « subordonnée », qui est celle de l'élève par rapport au maître, qui est son précepteur et a pour mission de l'éduquer.

C'est pourquoi la « modestie » est une qualité qui sied mieux au conseiller qu'au prince. Mais comment concilier « modestie » et « sagesse » et, réciproquement, « grandeur » et « inexpérience » ? C'est l'autre remarque critique formulée à l'encontre de l'image idéalisée du conseiller du prince que propose Ottaviano Fregoso. Tout d'abord, c'est la duchesse elle-même qui a l'intuition de ce paradoxe implicite, lorsqu'elle fait remarquer à Fregoso :

[...] se puede decir por vos que no solamente sois aquel perfeto Cortesano que buscamos, bastante a criar bien y hacer maravilloso a vuestro príncipe ; pero si la fortuna os ayudare, que sois aparejado para ser el mismo príncipe, lo cual, si fuere, no podrá ser sin mucho provecho y acrecentamiento de vuestra patria (IV, 43).

Ce à quoi Fregoso répond, en maniant l'ironie : « *Quizá, señora, si yo llegase a ese estado, podría ser que me aconteciese lo que acontece a muchos, que saben decir más que hacer* ». Mais le ver est dans le fruit, et Iuliano de Médicis va l'extraire, grâce à l'outil du raisonnement scholastique :

No podéis, señor Otavián, decir que la causa de la cual es producido algún efeto no sea siempre más fuerte y más noble en su calidad que aquel efeto producido della ; y por esto es necesario que el Cortesano, por cuyos consejos y doctrina el príncipe ha de ser de tanta ecelencia como habéis dicho, sea más ecelente que el príncipe, y desta manera habrá de ser también de más dinidad y valor que el mismo príncipe, lo cual sería una cosa muy estraña y fuera de toda orden.

L'argument semble imparable, et oblige Octaviano Fregoso à construire un contre-argumentaire qui nous conduit au coeur de la problématique qui nous occupe. Afin de rendre plus acceptable ce paradoxe, cet interlocuteur privilégié, *alter ego* de l'auteur qu'est l'aristocrate gênois, va insister tout d'abord sur le rôle d'accompagnement du conseiller, en choisissant une image botanique, qui jouissait d'une large tradition scripturaire, celle de la graine qui donne son fruit pour peu que le terrain où elle est plantée possède déjà de bonnes qualités organiques :

[...] yo no he dicho que los consejos y la doctrina del Cortesano (l'istituzione del cortegiano) hayan de ser la sola causa por donde el príncipe llegue a ser tan perfeto como hemos tratado [sia tale] ; porque si él naturalmente no fuese bien inclinado y dispuesto a bien recibir la buena crianza, todo el cuidado y la industria del Cortesano en crialle bien sería en vano quanto lo sería el sembrar muy buen trigo [ottimi grani] en mitad de un arenal muy grande [...] mas cuando a la buena simiente, echada en tierra fértil con buena templanza de aire y llover conforme a la sazón del año, se añade la diligencia del buen granjear [la diligenza della cultura umana], no puede entonces dejar de acudir gran abundancia y de cogerse mucho ; y aun con todo esto no se sigue que el labrador solo sea la sola causa de esta fertilidad, no embargante que sin él poco o nada aprovecharian todas las otras cosas [benché senza esso poco o niente giovassero tutte le altre cose] (IV, 45).

On aura remarqué l'importance de la restriction finale, qui insiste sur le rôle malgré tout décisif de l'agriculteur pour la bonne récolte, une façon de réaffirmer,

par le biais d'une proposition subordonnée concessive, ce qui est en réalité l'idée principale. Afin d'appuyer son argumentation, Castiglione va choisir deux *exempla* tirés de l'histoire ancienne, ce qui ne pouvait que renforcer son pouvoir de persuasion, au vu du prestige de ces références dans le contexte de l'humanisme : il s'agit ni plus ni moins que des cas d'Aristote et de Platon, l'un comme l'autre ayant assumé le rôle de « courtisan » dans l'éducation de leurs princes respectifs. Mais, comme on sait, avec des résultats diamétralement opposés : si le premier parviendra à faire d'Alexandre le Grand un modèle de prince, parce qu'il fut capable

[...] con tan buena maña llevarle, que fue más amado y honrado dél que si fuera su padre [...] le formó tal en la ciencias naturales y en las virtudes del alma, que le hizo sapientísimo, esforzadísimo, continentísimo, y verdadero filósofo moral, no solamente en las palabras, mas aun en las obras, porque no se puede imaginar más excelente filosofía que traer a que supiesen estar juntos y vivir con la orden que se suele tener en las buenas ciudades unos pueblos tan bárbaros y fieros [...] y enseñarles la ley del matrimonio, el arte de la labranza, el amar y honrar a sus padres, el astenerse de robos y homicidios y de otras abominables costumbres (IV, 47),

le second (Platon) ne parviendra pas à ce même résultat avec Dionys de Syracuse, parce qu'il était déjà trop tard quand il a pris en main son instruction :

[...] hallando a Dionisio tirano totalmente dañado, como un libro lleno de mil mentiras, y con más necesidad de ser del todo borrado que enmendado, por ser imposible quitalle aquellos grandes errores de la tiranía, con la cual estaba de largo tiempo estragado, no quiso con él [Platon] aprovecharse de ninguna arte, pareciéndole que todo fuera en vano (IV, 47).

On le voit bien : ce que Castiglione veut démontrer, en filigrane, c'est l'importance de l'éducation, au-delà même de la personne à laquelle elle s'adresse. C'est une éducation à la vertu, qui commence dès le plus jeune âge, afin que la conduite vertueuse devienne une seconde nature et se traduise naturellement (avec « *sprezzatura* », nonchalance) dans un comportement vertueux, en parfait accord avec l'enseignement reçu. C'est ici que nous retrouvons chez Castiglione une des idées novatrices les plus importantes de la Renaissance, et dont Érasme se fera le champion, qui fait appel à un retour à la pureté du message néo-testamentaire (notamment l'épître aux Romains de St Paul : « le juste jugement de Dieu *qui rendra à chacun selon ses œuvres* », Rm 2, 6) :

Y porque [...] tales se hacen en nosotros nuestras costumbres, cuales son nuestras operaciones (operazioni), y en el obrar consiste la virtud (nell'operar consiste la virtù), no es imposible ni maravilla que el Cortesano encamine a su príncipe en muchas virtudes.

On aura remarqué l'affirmation-clé de ce passage (« *en el obrar consiste la virtud* »), qu'on retrouve en Espagne pour le moins dès 1499, chez Fernando de Rojas dans sa première version de la *Célestine* de 1499 : « *Las obras hacen linaje* » (*La Celestina*, IX) ; et puis, chez Cervantès, avec le célèbre « *cada uno es hijo de sus obras* », prononcé par don Quichotte au début de la première partie de 1605 (I, 4), une idée qui passera dans le *refranero* sous la forme : « *obras son amores, que no buenas razones* », et que l'on retrouvera chez les grands auteurs du

Siècle d'Or (Lope de Vega, la *comedia* du même titre, et *La Dorotea*, IV ; Baltasar Gracián *El Criticón*, II). Malgré ce message radicalement égalitaire, Castiglione n'en reste pas moins un homme de son temps : les vertus du prince, ainsi éduqué, auront d'autant plus de rayonnement qu'il possède le pouvoir économique, ce que le Courtisan n'a pas et qui le rend, de ce fait, toujours cantonné à son rôle de « bon instituteur », car il dépend économiquement du prince, qui est son « patron », pourrait-on dire :

[...] el príncipe con la abundancia y poder de su estado fácilmente puede poner por obra y hacer dellas [las virtudes] en sí hábito, lo cual por ventura no podrá hacer el Cortesano, porque no será tan poderoso ni tan rico como muchas veces es menester para usar estas virtudes [per non aver modo d'operarle].

C'est par le biais de cet argument que Castiglione parvient à justifier également la supériorité morale du prince par rapport au Courtisan : « *Y así, siguiendo este proceso, se puede concluir que el príncipe, puesto en cosas de virtud por el cortesano, puede hacerse más virtuoso que el mismo cortesano* ». Afin d'illustrer cette idée, qui peut sembler quelque peu tirée par les cheveux, l'auteur a recours à une nouvelle image, qu'il trouve chez Horace (*Ars poetica*, 304-305), celle de la pierre à aiguiser qui permet à la lame de couper, sans être un instrument coupant pour autant : « *acordaos que la piedra en que aguzan los cuchillos [la côte] no corta, pero hace que los cuchillos corten* », d'où sa conclusion : « *así que en mi opinión es que aunque el cortesano críe bien al príncipe, no se ha de seguir por eso de necesidad que sea más perfeto que el mismo príncipe* » (IV, 46). Cette affirmation, qu'on pourrait taxer de « factice », en appelle d'autres qui vont dans le même sens, comme s'il était nécessaire d'apporter des compléments et des confirmations, ce qui ressemble fort à la « *excusatio non petita* » des scholastiques. On l'a vu : de la description des qualités que doit posséder le Courtisan pour éduquer un bon prince, découle la critique qui est implicite dans cet argument, à savoir que de ce fait le Courtisan parfait dépasserait toujours son prince, en sagesse et en expérience. Le même grief peut s'appliquer vis-à-vis de la Dame, dont la perfection a été l'objet des précédents livres (surtout du livre III), et qui reste malgré tout le personnage principal du traité. Un Courtisan qui est un tel parangon de vertus et de qualités ne peut que faire de l'ombre, non seulement à son prince, mais également à la Dame parfaite. D'autant plus que Fregoso, dans son énumération des qualités du prince, fait montre d'une certaine misogynie, en conseillant au prince de mettre de l'ordre

[...] en los desordenados aderezos de las mujeres, en sus pompas de joyas y de vestidos, que non son sino claros indicios de la locura dellas ; porque demás de derramar muchas veces las haciendas de sus maridos por una vanidad o una invidia y competencia que traen las unas con las otras, acaéceles alguna vez vender por alguna cosilla de oro que les parezca linda, o por una pedrezuela que le digan que es muy fina, o por otra nonada que les dé en los ojos, la bondad al que quiere compralla (IV, 41).

Le grand défenseur de la Dame dans le traité, le « Magnifico » Iuliano de' Medici, ne peut accepter un tel affront et, dans son reproche, il met sur le même plan la Dame et le Prince :

[...] por aventajar a este nuestro Cortesano de la Dama perfeta y hacelle pasar más adelante del término donde ella puede llegar, le ha aventajado también de su príncipe y

hecho mejor que él, lo cual es una cosa muy disconveniente y fuera de toda razón (IV, 44).

Le parfait Courtisan, tel qu'il est présenté dans le traité par Fregoso, devient donc un personnage potentiellement dangereux et dérangeant. C'est pourquoi, le même Iuliano, constatant que son auteur « *le ha determinado un fin que siempre le ha de ser difícil y alguna vez imposible alcanzalle, y, cuando le alcanzare, no se ha de llamar Cortesano* », se demande si on peut encore l'appeler simplement « Courtisan ». Cette objection sera le fil conducteur de la réponse justificative de Fregoso, qui se termine par un paragraphe capital, dans lequel Castiglione, par le truchement de son *alter ego*, nous livre le fond de sa pensée. Après avoir réitéré les principales qualités de son Courtisan, dans son rôle de conseiller du Prince, il revient sur les principales critiques de son interlocuteur. Tout d'abord, il semble admettre que l'étiquette de « Courtisan » peut sembler maladroite, mais cela n'a guère d'importance, car il ne s'agit que d'un nom, d'un *flatus vocis*, alors que ce qui importe c'est la chose, c'est-à-dire la réalité vivante du précepteur : « [...] *y si no quisiéredes llamalle Cortesano, no me mataré por eso mucho* ». Néanmoins, il ne s'agit pas d'une simple diatribe nominaliste : Fregoso n'a pas oublié que d'après son contradicteur, le Courtisan-Conseiller méritait « *otro mayor y más honrado título* », et il s'enfonça dans la brèche ouverte. Bien-sûr qu'il le mérite, malgré le fait qu'il ne possède pas le niveau de lignage exigé pour en avoir le droit. En effet, il déclare :

[...] la natura no ha puesto un tan corto término a la autoridad y valor de las cosas humanas que no podamos subir de la una a la otra ; y así los soldados muchas veces suben a capitanes, los hombres sin mando ni cargo a reyes, los clérigos a papas, y desta manera juntamente con la dinidad alcanzan el título ; y por esta vía podría quizás decirse que llegar un hombre a tan alto grado, como es criar bien a un príncipe, fuese el postrer término y fin del Cortesano (IV, 47).

On pense bien sûr au retentissement que ces phrases auront chez les auteurs espagnols du Siècle d'Or, notamment chez Cervantes, dont la fameuse image de la « pyramide inversée » du *Quichotte* est peut-être l'exemple le plus connu :

Porque te hago saber, Sancho, que hay dos maneras de linajes en el mundo : unos que traen y derriban su decendencia de príncipes y monarcas a quien poco a poco el tiempo ha deshecho, y han acabado en punta, como pirámide puesta al revés ; otros, tuvieron principio de gente baja, y van subiendo de grado en grado hasta llegar a ser grandes señores. De manera, que está la diferencia en que unos fueron, que ya no son, y otros son, que ya no fueron (I, 21).

La trace du traité de Castiglione dans le *Quichotte* a été d'ailleurs déjà relevée par la critique à plusieurs reprises : le palais des ducs, dans la deuxième partie, est une caricature de la cour des ducs d'Urbino, et les conseils que don Quichotte donne à Sancho pour le bon gouvernement de son île s'inspirent largement de l'œuvre de l'auteur italien. Ce n'est pas un hasard, aussi, que Sancho sera nommé

« gouverneur » de l'île de Barataria, c'est-à-dire exactement le même titre que le courtisan attribué au bon prince⁸.

Mais Castiglione n'est pas Machiavel : le rôle de conseiller n'est pas pour lui un tremplin pour l'ascension sociale, et l'idée que le nom de Courtisan puisse se transformer en un quelconque titre de noblesse ne lui traverse jamais l'esprit. Au contraire, c'est encore une fois de l'intérieur de sa fonction qu'il tire toute sa noblesse d'âme, la seule qui compte à ses yeux. En bon humaniste, ce supplément d'âme ne peut se concevoir qu'en passant par des exemples tirés de l'histoire ancienne, les grands esprits de l'antiquité grecque et romaine étant les garants d'une telle noblesse intellectuelle. C'est donc tout naturellement que Fregoso énumère quelques *exempla* de célèbres précepteurs de l'Antiquité, sans se préoccuper de différencier entre vérité historique et fiction littéraire, une distinction qui était bien floue à cette époque, comme l'on sait. Voilà pourquoi, aux cas des précepteurs historiques que furent Platon et Aristote, cités plus haut, il juxtapose la figure de Fénix, le précepteur d'Achille dans l'*Iliade* d'Homère (IX, 438-443) :

[...] el cual después de haber contado todos sus amores, y muchas otras cosas que hizo en su mocedad, dixo ser enviado a Achiles por Peleo, su padre, porque le estuviesse siempre cerca y le mostrase cómo supiese decir y hacer, lo cual no es otra cosa sino este mismo fin que nosotros hemos señalado al Cortesano (IV, 47).

L'APORIE DE L'ENSEIGNEMENT AMOUREUX

A cette double critique (face à la Dame et face au Prince), s'ajoute un troisième grief : un Courtisan d'une telle envergure et perfection, dit Iuliano, implique presque forcément qu'il soit plus âgé que le Prince, qui est son élève, « *porque donde hay poca diferencia de edad, razón es que también la haya poca de saber* » (IV, 44). Dans ce cas, comment concilier les qualités nécessaires au parfait Courtisan, qui ont été l'objet des discussions consignées dans les trois premiers livres du traité, et notamment la condition amoureuse, avec l'âge forcément plus mûr de celui-ci par rapport au prince ? Comment un Courtisan d'âge mûr peut-il, sans se rendre ridicule, enseigner au Prince les disciplines indispensables à sa formation : « *el jugar las armas, el saber bien menear un caballo [...] y la música, y el danzar y los juegos y los amores, todas [...] cosas de reír en los viejos* » ? (IV, 44).

La réplique à la première série d'objections, celle qui concerne les matières de formation était sans doute la plus facile à formuler, en faisant appel à l'expérience accumulée par le Courtisan qui le rendait apte à l'enseignement théorique, même lorsque la pratique n'était plus possible ou convenable à cause de l'âge :

[...] porque aunque la edad quite la obra de todas estas cosas, no quita por eso el entendellas ; y habiéndolas el hombre ejercitadas en la mocedad, terná en ellas tanto más perfeto juicio, y tanto más perfetamente sabrá mostrallas a su príncipe, cuanto mayor y mejor noticia de toda cosa se alcanza con la esperiencia y años que sin ellos ; y desta manera el Cortesano ya viejo, aunque por obra no ejercite las calidades a él atribuidas, alcanzará su fin de criar bien a su príncipe (IV, 46).

8. Voir notamment l'article de Fucilla, Joseph G., « The Role of the *Cortegiano* in the second Part of *Don Quijote* », *Hispania*, 1950, n° XXXIII, p. 291-296. Voir aussi Krebs Ernesto, « El Cortesano en España », *Boletín de la Academia Argentina de Letras*, 1942, n° X, p. 114-118.

Plus difficile, en revanche, était la réponse à la dernière objection, celle qui portait sur l'expérience amoureuse, car cela impliquait d'aborder la question qui était au cœur de la poétique de la Renaissance et de l'Humanisme : celle de la nature de l'amour. Castiglione, dans sa défense de la conception néo-platonicienne, procède paradoxalement dans la pure tradition scholastique thomiste (donc aristotélicienne) : il commence par résumer, par l'intermédiaire de Gaspare Pallavicino, la teneur de cette argumentation, pour ensuite répondre aux objections une à une :

[...] resumiendo lo que se ha dicho hasta aquí, se podría concluir muy bien que el Cortesano, el cual con su valor y autoridad ha de poner a su príncipe en cosas de virtud, ha de ser de necesidad viejo, porque muy pocas veces viene el saber antes que vengan los años, y en especial en las cosas que con la esperiencia se aprenden, no sé cómo se pueda concertar esto que haya de ser viejo y enamorado, considerado que, como esta noche se ha dicho, el amor en los viejos asienta muy mal (IV, 49).

En d'autres mots : comment peut-il enseigner à aimer quelqu'un qui, de par son âge, ne peut plus exercer cette faculté sans se couvrir de ridicule ? C'est à ce moment précis que Fregoso, qui avait eu la charge de théoriser la figure du Courtisan-Conseiller, voit voler à son secours un autre personnage du traité, une figure historique, sans doute la plus haute autorité de l'époque en matière de « philographie » : Pietro Bembo en personne, lequel venait tout juste de publier chez Alde Manuce en 1505 son dialogue en prosimètre, *Gli Asolani*, d'inspiration platonicienne, et qui est la source directe de toute la dernière partie du quatrième livre du traité de Castiglione.

L'humaniste vénitien traite dans son dialogue de la question de la nature du vrai amour, défini comme le désir de la « vraie » beauté, qui consiste en une grâce qui procède de la proportion et de la convenance, ainsi que de l'harmonie des choses (« *una grazia che di proporzione e di convenienza nasce e d'armonia delle cose* »). Étant donné qu'un être est d'autant plus aimable qu'il possède cette beauté à un plus haut degré, Dieu est par définition l'être le plus aimable qui soit. C'est une idée que l'on retrouve de manière diffuse dans le traité de Castiglione : « *la hermosura, por ser una cosa sin cuerpo y [...] un rayo divino, pierde mucho de su valor hallándose envuelta y caída en aquel sujeto vil y corruptible, y que tanto más es perfeta cuanto menos dél participa, y si dél se aparta del todo, es perfetísima* » (IV, 62). Cette conception, on le voit, oriente l'amour humain vers une direction toute spirituelle : comme l'enseigne le vieil ermite qui conclut le dialogue de Bembo, la vraie beauté étant en Dieu, il faut délaissier les amours profanes pour se consacrer au monde à venir, où seul se trouve le « vrai » amour, qui conduit à la vision de la beauté et de la bonté divines.

C'est donc justement parce qu'il a atteint un âge mûr que le Courtisan pourra montrer au prince le chemin pour atteindre le « vrai » amour tout en l'expérimentant avec sa dame, car il s'agit d'un sentiment qui vise à jouir de la beauté de l'âme, et non de celle du corps :

[...] y siendo sabio, como nosotros presuponemos que sea, [el cortesano] no se engañaría pensando que había de traer los amores como los suelen traer los hombres mozos, antes andaría enamorado de tal manera, que no sólo no le sería vergüenza, mas sellehía [serle hía] mucha honra y muy gran bienaventuranza, no mezclada con sinsabores y congoxas, lo cual pocas veces y casi nunca acaece a los hombres mozos : y así de esta arte podría él muy bien mostrar a su príncipe toda cosa de virtud y de

honra, y no vivirá de manera que mereciese grita de rapaces, como vos habéis dicho (IV, 50).

Le courtisan sage et néanmoins amoureux sera ainsi un exemple non seulement pour son prince, mais également, ce qui peut paraître plus surprenant, pour sa propre dame, qu'il devra instruire et conduire au même but, ce qui montre bien l'importance centrale du rôle éducatif du Courtisan de Castiglione, qui se doit d'être un vrai guide moral, même pour sa dame :

[...] con buenas palabras procure siempre de guialla por el camino de la virtud y verdadera honestidad, y haga que en ella no tengan lugar sino los pensamientos limpios y puros y apartados de toda fealdad de vicios. Y así sembrando virtudes en su alma della, cogerá grandes frutos de hermosas costumbres, y gustallos ha con entrañable deleite, y éste será el verdadero engendrar y juntar y exprimir la hermosura en la hermosura, lo cual, según opinión de algunos, es el sustancial fin del amor (IV, 62).

On peut alors être assez surpris, en tant que lecteurs du XXI^e siècle, par la seule concession que Castiglione accorde à l'amour sensuel chez le parfait courtisan : le baiser sur la bouche. Contrairement à ceux qui pratiquent « *l'amore sensuale* » (que Boscán traduit, en suivant son penchant moralisateur, par « *amor vicioso* ») donc les jeunes gens, pour lesquels le baiser « *siendo un ayuntamiento del cuerpo y del alma, es peligro que quien ama viciosamente [l'amante sensuale] no se incline más a la parte del cuerpo que a la del alma* », chez le parfait courtisan, qui pratique « *l'amore rationale* » (chez Boscán : « *amor virtuoso* ») ce même baiser est permis, car :

[...] el enamorado que ama, teniendo la razón por fundamento, conoce que, aunque la boca sea parte del cuerpo, todavía por ella salen las palabras que son mensajeras del alma, y sale asimismo aquel intrínseco aliento que se llama también alma ; y por eso se deleita de juntar su boca con la de la mujer a quien ama, besándola no por moverse a deseo deshonesto alguno, sino porque siente que aquel ayuntamiento es un abrir la puerta a las almas [aprir l'adito alle anime] de entrambos, las cuales, traídas por el deseo la una de la otra, se traspasan y se transportan por sus conformes veces [si transfundano alternamente] la una también en el cuerpo de la otra, y de tal manera se envuelven en uno, que cada cuerpo de entrambos queda con dos almas, y una sola compuesta en las dos rige casi dos cuerpos ; y por eso el beso se puede más aún decir ayuntamiento de alma que de cuerpo ; porque tiene sobre ella tanta fuerza que la trae a sí y casi la aparta del cuerpo ; por esta causa todos los enamorados castos desean el beso como un ayuntamiento espiritual (IV, 64).

Évidemment, cette conception, qui peut surprendre, s'explique selon la croyance commune que c'est par la bouche que l'âme sort du corps au moment de la mort. Et c'est le maître lui-même, Platon, qui est donné en exemple : « *y así aquel gran Platón, divinamente enamorado, dice que besando una vez a su amiga le vino el alma a los dientes para salirse ya del cuerpo* ». L'amour « platonique » ainsi défini relève plus de l'amour divin « *a lo profano* » que son contraire.

*

* *

Pour conclure : le miroir tendu au prince par son conseiller, dans le quatrième livre du *Cortegiano*, renvoie à ce dernier l'image de la *sophia* des Anciens sous les traits de l'*agapé* chrétienne. Cette solution peut être lue comme un compromis, plutôt factice, qui cache mal la conscience aiguë de la tension entre le pouvoir intellectuel et le pouvoir politique. C'est sur ce point que s'inscrit, je crois, la grande modernité du traité de Castiglione. Il a l'intuition, non avouée, d'une prééminence inéluctable du premier sur le deuxième, alors que la *forma mentis* de son époque, à laquelle il ne peut qu'adhérer, démontre la vérité inverse.